

Annette WIEVIORKA, *Auschwitz, 60 ans après*

Paris, R. Laffont, 2005, 297 p.

Jonathan Haudot



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5776>
ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005
Pagination : 451-456
ISBN : 978-2-86480-868-8
ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jonathan Haudot, « Annette WIEVIORKA, *Auschwitz, 60 ans après* », *Questions de communication* [En ligne], 8 | 2005, mis en ligne le 24 mai 2012, consulté le 09 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5776>

Ce document a été généré automatiquement le 9 mai 2019.

Tous droits réservés

Annette WIEVIORKA, *Auschwitz, 60 ans après*

Paris, R. Laffont, 2005, 297 p.

Jonathan Haudot

RÉFÉRENCE

Annette WIEVIORKA, *Auschwitz, 60 ans après*, Paris, R. Laffont, 2005, 297 p.

- 1 Auschwitz est incontestablement le symbole de la machine d'extermination de masse des Juifs d'Europe, mise en place par les nazis et, à plus large portée, l'incarnation de ce que l'Homme peut faire de pire. Cependant, et sans que cela puisse se justifier et se comprendre, malgré l'afflux de témoignages de survivants, malgré la forte présence de l'injonction au « devoir de mémoire » accolée, depuis les années 70, à la Solution finale, malgré les études scientifiques, les représentations et discours médiatiques, aucun livre français ne présente l'histoire du camp. Voilà une lacune surprenante que comble Annette Wieviorka avec son nouvel ouvrage, *Auschwitz, 60 ans après*. Pour ce faire, l'historienne présente, de façon détaillée, ce qui se passait dans le camp, tissant un lien entre l'histoire et la transformation progressive du lieu en musée.
- 2 Ainsi l'auteure décrit-elle l'infrastructure du camp, depuis sa création jusqu'à la fin de ses activités, suivant toutes les phases de son extension en Auschwitz I, II et III. Le lecteur découvre que ce lieu devait initialement être un centre pour migrants afin de vider les prisons surpeuplées de Silésie. L'idée d'un camp de quarantaine fut abandonnée par Heinrich Himmler qui ordonna l'immédiate mise en fonction d'un camp de concentration. Afin de bien saisir la différence entre Auschwitz, camp de concentration, et Auschwitz-Birkenau, outil d'extermination, l'historienne revient sur la définition de ce qu'est un camp de concentration et, surtout, explique la place de Birkenau dans la Shoah, dont les essais de gazages avec des petites chambres à gaz qui menèrent à l'implantation des *Krematorien* II, III, IV, et V, à proximité de Birkenau : « [...] La place tenue par Auschwitz dans les assassinats de la seconde moitié de l'année 1942 est modeste : ils ne représentent

que 10 à 15 % de plus de un million quatre cent mille Juifs assassinés dans cette même période à Chelmno [...], à Belzec, Sobibor et Treblinka, dans le gouvernement général. C'est pendant que les centres de mise à mort du gouvernement tournent à plein que sont élaborés les plans de transformation de Birkenau en usine de mort. [...] À l'été 1942, de nouvelles installations couplant crématoires et chambres à gaz sont commandées. En 1943, Auschwitz-Birkenau a pris sa vraie dimension comme lieu principal de la destruction des Juifs d'Europe [...] » (p. 111). Annette Wieviorka décrit également les autres activités et lieux de l'enceinte du camp, tel le bloc 11, le Canada. Elle revient sur la spécificité du numéro tatoué sur le bras et, bien sûr, présente la population d'Auschwitz-Birkenau : ses composantes et son organisation côté bourreaux et, surtout, côté internés. Par exemple, l'auteure rappelle la diversité de cette population : évidemment, les Juifs marqués d'une étoile jaune ; les internés polonais, les « politiques », portant le triangle rouge, arrêtés parce qu'ils représentaient une menace pour le pouvoir ; les « criminels professionnels », reconnaissables à leur triangle vert ; les deux groupes les moins présents à Auschwitz que sont les Témoins de Jéhovah et les homosexuels, arborant respectivement un triangle violet et rose, groupes sur lesquels peu de recherches ont été menées jusqu'à ce jour ; les « asociaux », identifiables par un triangle noir, qui comptent, entre autres membres, les prostituées et les Tsiganes. Le sort de ces derniers a été si longtemps exclu de l'historiographie que l'Annette Wieviorka consacre un chapitre à cette population de victimes dont la qualification du crime qu'ils vécurent reste sujette à polémique. Pour bon nombre d'historiens, dont Günter Lewy et Yehouda Bauer, l'absence de planification d'extermination ne permet pas de parler de génocide, ce que récuse Henriette Asséo qui y voit une « "extermination familiale de masse" » (p. 148).

- 3 Pour ce qui est de la mémoire du camp, l'historienne s'intéresse tout d'abord au terme de « libération » des camps d'Auschwitz-Birkenau, terme inapproprié dans la mesure où ces derniers ont été fortuitement découverts au cours d'opérations militaires. En effet, elle rappelle qu'Auschwitz n'était pas un but de guerre pour l'armée soviétique et que, en conséquence, sa découverte constitue un « non-événement » (p. 24). D'ailleurs, jusqu'en avril-mai 1945, celui-ci fut très peu mentionné dans la presse et, plus largement, dans l'espace public. En effet, au cours de cette période, les Soviétiques entrèrent en concurrence avec les Alliés pour revendiquer leur place dans la chute du système nazi. Britanniques et Américains montraient au grand jour les « libérations » de Bergen-Belsen, Ohrdruf et Buchenwald, tandis que les Soviétiques répondirent en offrant une succession de représentations erronées et fantasmatiques, faisant d'Auschwitz un objectif militaire et, surtout, un hymne aux libérateurs. Hymne qui se ressent et se retrouve durant les premières décennies de la transformation du camp en musée : « Au début des années 50, une grande fresque racontant cette libération accueillait le visiteur dans le hall d'accueil qui se trouvait alors près du crématoire I. Sur fond de ciel bleu, avec barbelés et prisonnier libérés, un soldat soviétique aux larges épaules serrait joyeusement dans ses bras un prisonnier en habit zébré » (p. 33). Représentations fallacieuses qui jettent un doute sur l'identité des victimes, brouillard installé par la commission soviétique qui, de février à mars 1945, était chargée d'enquêter sur les horreurs perpétrées à Auschwitz : « Les conclusions de la commission soviétique produisent le premier récit officiel sur Auschwitz, un récit guère contesté avant la fin des années 1960, porté dans toute l'Europe par les associations de détenus d'obédience communiste. "1. Par des fusillades, par la faim, par les intoxications et par des tortures nombreuses, les Allemands ont exterminé au camp d'Auschwitz plus de quatre millions de citoyens soviétiques, polonais, français, roumains, hongrois et de citoyens d'autres pays. 2. Des professeurs et des médecins

allemands ont fait des expériences dites “médicales” sur des êtres vivants, hommes, femmes et enfants. 3. Par le degré de préméditation, par l’organisation technique, par l’ampleur et la cruauté des exterminations d’êtres humains, le camp d’Auschwitz laisse loin derrière lui tout ce que l’on connaissait jusqu’ici des “camps de la mort” allemands”. Ainsi on avance-t-on un chiffre – quatre millions – et une identité des victimes – des citoyens de divers pays, Union soviétique en tête, les Juifs n’étant pas mentionnés – qui ne correspondent pas à la réalité » (p. 32). L’occultation des victimes juives est également de mise lorsque l’État polonais prend le contrôle de la gestion du musée en 1949, se focalisant sur toutes les nationalités confondues – dont en premier lieu, les Polonais – sur la Résistance nationale non communiste et assoit l’idée d’une solidarité entre les internés.

- 4 Mentionnant la rénovation du pavillon français inauguré par Jacques Chirac en janvier 2005, Annette Wieviorka retrace et commente les multiples étapes de conservation, rénovation et commémorations « de » et « dans » l’enceinte d’Auschwitz-Birkenau, un lieu symboliquement marqué par les batailles de mémoires. Par exemple, elle raconte et analyse la modification « surprise » du monument inauguré en 1967 qui, initialement, devait représenter deux parents et un enfant et qui, en définitive, est devenu quatre blocs de marbre dont le centre est un triangle de déporté ; elle expose les problèmes relatifs à l’entretien – tardif – de Birkenau ; elle explique le parcours de la visite reproduisant celui de l’arrivée d’un déporté et, surtout, elle souligne la question délicate qui s’est posée aux conservateurs : « Comment rendre compte de la mort de masse ? Comment mettre en récit ce qui ne peut l’être : la disparition, jour après jour, de milliers d’êtres humains simplement parce qu’ils ont été désignés comme Juifs ? Il est possible de raconter l’entrée au camp, le travail exténuant, la faim, la soif, la maladie, même si beaucoup de témoins rusent la terrible insuffisance des mots. Les centaines de milliers de témoignages écrits ou recueillis dans toutes les langues, et qui continuent de l’être, le montrent. Toute l’histoire, qu’elle soit écrite, mise en images ou muséographiée, exige d’intégrer le temps. La mort de masse, elle, ne connaît pas le temps. C’est un basculement. Ainsi s’explique le déséquilibre contre lequel certains luttent, entre la place donnée à la survie et aux survivants et celle donnée aux morts » (pp. 135-136).
- 5 L’auteure s’intéresse aussi aux polémiques relatives à la passivité des Alliés durant la Shoah, et, plus précisément, à la question : « Pourquoi Auschwitz n’a-t-il pas été bombardé ? ». Elle propose un chapitre concernant l’éventuel bombardement du camp, interrogation qui en génère beaucoup d’autres : « Quand, comment et par qui la demande de bombardement fut-elle formulée ? Que savaient des camps d’Auschwitz ceux qui demandèrent qu’ils soient bombardés ? Que savaient des camps d’Auschwitz ceux qui avaient le pouvoir de décider des bombardements et de désigner les cibles ? Les bombardements des chambres à gaz étaient-ils techniquement possibles ? Enfin – en cédant pour une fois à l’histoire “comme si” – quelles conséquences auraient eu ces bombardements sur les internés d’Auschwitz et le sort des Juifs d’Europe restés en vie au moment où la question pouvait se poser, les Juifs hongrois notamment ? » (pp. 193-194). Afin de répondre à cette question – née en 1978 de l’article « Why Auschwitz Was Never Bombed ? », signé David S. Wyman dans *Commentary* (mai) –, et s’appuyant sur les études photographiques de Dino A. Brugioni et Robert Poirier – qui disposaient d’un matériel nettement plus sophistiqué qu’en 1944 – l’historienne expose le cheminement des informations diffusées sur Auschwitz-Birkenau et ses activités jusqu’au non-aboutissement des demandes de bombardements. Ainsi est-il expliqué que des recherches ont montré que, dès 1942, les gouvernements et leurs services secrets possédaient des

informations sur les persécutions et les assassinats des Juifs, car il existait des « porteurs de nouvelles » (p. 200) tels Gerhardt Riegner, représentant à Genève du Congrès juif mondial, Jan Karski, membre de la Résistance polonaise, ou encore Kurt Gerstein, l'officier nazi dont l'action fut retracée au cinéma dans le film *Amen* de Costa-Gavras (2002). Et, parmi ces « porteurs », c'est la Résistance polonaise qui, dès novembre 1942, fut très explicite quant au sort des Juifs. Est également mentionné le rapport de Rudolf Vrba et Alfred Wetzler, tous deux échappés du camp le 7 avril 1944, et qui rencontrèrent, le 25 du même mois, les responsables du conseil juif de Slovaquie auprès de qui ils témoignèrent de leur expérience, en fournissant des croquis et des plans approximatifs d'Auschwitz-Birkenau et de deux chambres à gaz-crématoires. Fort de ce rapport, le « leadership juif survivant de Bratislava » (p. 209) a transmis aux Alliés deux appels aux bombardements des lignes de chemins de fer afin de sauver des Juifs. Mais ces demandes d'interventions se sont heurtées à l'idée qu'il était impensable de détourner du matériel pour secourir des Juifs, car de la victoire des Alliés, découlait leur sauvetage. Qui plus est, Roosevelt et son administration ont vécu dans la crainte de se voir reprocher de mener une « guerre pour les Juifs » (p. 212). Côté britannique, même combat...

- 6 Toutefois, avant de poser la question du bombardement, il paraît logique de s'interroger sur la faisabilité de celui-ci. Dans son article, David S. Wyman proposait quatre scénarios envisageables qui furent lourdement contestés, mais qui, actuellement, trouvent un écho favorable chez les historiens militaires. Au-delà de la possibilité technique et matérielle, reste à savoir si les déportés internés au camp auraient souhaité un bombardement. De nos jours, la réponse unanime est « oui ! ». Pourtant, en se référant à Primo Levi, Annette Wieviorka démontre qu'il existe des nuances à cette approbation. En effet, dans *Si c'est un homme*, l'écrivain raconte les graves conséquences qu'entraînaient les bombardements de la Buna. Et l'historienne imagine aussi les questions qui auraient pu être soulevées en cas de bombardement : « Si ces bombardements avaient été effectués, s'ils avaient fait parmi les internés, comme le donnent certaines estimations, de 10 000 à 15 000 victimes, si les nazis avaient continué de mettre à mort des Juifs par dizaines de milliers, en revenant par exemple aux fusillades des temps des *Einsatzgruppen*, peut-être que la célébration du sixantième anniversaire de la libération d'Auschwitz verrait se développer une polémique sur le thème : était-il bien utile de tuer sous les bombes des détenus pour en épargner éventuellement d'autres ? » (p. 224). Cette vision n'est évidemment pas gratuite ; elle souligne que la polémique du non-bombardement est une question « écran » (p. 224) qui masque le pourquoi de l'inaction envers les Juifs des pays occidentaux, et ce, dès les débuts du nazisme.
- 7 Enfin, l'auteure s'interroge sur l'impact d'une visite au musée d'Auschwitz-Birkenau. On peut le visiter pour diverses raisons : filiation familiale, appartenance à une communauté menacée et donc internée. D'un point de vue politique, on peut chercher à véhiculer des messages (devant les caméras), et pour répondre à un objectif pédagogique, expliquer la barbarie à des classes de lycéens. Or, pour avoir participé à plusieurs de ces voyages – dont le premier organisé en France en 1988 – l'historienne pense que le choc et la prise de conscience sont minimes, voire inexistantes, tant les propos des lycéens sonnent creux à ses oreilles. Les discours et gestes polis de ces derniers correspondent à ce que les adultes en attendent et ne font que répéter ce que les aînés ont dit. Selon Annette Wieviorka, le lieu ne les toucherait pas réellement. Ainsi pose-t-elle plusieurs questions : « Quel effet ce voyage a-t-il eu sur les adolescents d'alors, aujourd'hui des hommes et des femmes de trente-cinq ans environ, engagés dans la vie professionnelle, ayant fondé des familles ?

Qui s'est préoccupé de les rechercher pour leur demander si cette visite d'un jour avait transformé leur vision du monde et des choses ? Qui se préoccupa, au-delà des mots creux et consolants, de savoir ce qu'ils ont compris d'Auschwitz et s'ils ont transformé leur vision en actes ? Adhèrent-ils à un mouvement politique ? À une œuvre caritative ? À un mouvement antiraciste ? Ce voyage a-t-il changé leur vision d'Israël ? Et surtout, qu'ont-ils vu à Auschwitz ? » (p. 273). On peut regretter que l'auteure ne réponde pas frontalement à ceci : elle confie ses inquiétudes, les illustre par des anecdotes personnelles. Mais n'aurait-il pas été judicieux d'appuyer le propos par des enquêtes ou sondages relatifs aux réactions des jeunes visitant le camp ? Ou, si ces études n'existent pas, rechercher les anciens visiteurs et les interroger ? Paradoxalement, l'historienne – qui signale qu'elle ne souhaite plus écrire sur la Shoah (voir introduction et remerciements) – parle de son expérience face au génocide juif, expérience qu'il aurait été intéressant de développer pour expliquer son cheminement qui va de l'enseignement en lycée à l'élaboration d'une thèse, et inscrire celui-ci dans une démarche proche de celle de Raul Hilberg avec son livre *La politique de la mémoire* (Paris, Gallimard, 1996, [1994]).

- 8 Pour autant, en proposant une « visite guidée » du camp d'Auschwitz-Birkenau, de sa naissance à sa pseudo-libération, et de l'évolution de sa conservation en musée, Annette Wieviorka traite des interactions et affrontements entre différents acteurs de la mémoire qui marquèrent – et marquent encore – l'enceinte de ce lieu de mémoire, ou plutôt de mémoires. Et, pour cette exploration, elle mêle habilement des travaux scientifiques – dont certains sont encore inédits en France comme ceux de James Young (*The Texture of Memory. Holocaust Memorials and Meaning*, New Haven/London, Yale University Press, 1993) et de Jonathan Huener (*Auschwitz, Poland the politics of Commemoration, 1945-1979*, Ohio University Press, 2003) – avec *L'album d'Auschwitz* (Paris, Éd. Le Seuil, 1983), et n'hésite pas, non plus, à convoquer la parole des principaux concernés : les bourreaux à travers la confession de Rudolf Hoess (*Le commandant d'Auschwitz parle*, Paris, Fr. Maspero, 1979) et les victimes via les écrits de Primo Levi (*La trêve*, Paris, Grasset, 1966 ; *Si c'est un homme*, Paris, Julliard, 1987 ; *L'asymétrie et la vie. Articles et essais, 1955-1987*, Paris, R. Laffont, 2004).
- 9 Toutefois, *Auschwitz 60 ans après* s'annonçait comme un état des lieux de la mémoire (ou des mémoires) du camp ; or, la question de l'usage n'apparaît qu'en filigrane de la démonstration. Certes, cet aspect a déjà été abordé par d'autres ; mais, ayant l'opportunité de corriger le tir en publiant enfin le premier ouvrage français sur l'histoire du camp, l'auteure aurait pu synthétiser ce qui avait déjà été dit – que ce soit sur les activités du camp, les actions des associations ou amicales d'Auschwitz, l'état de la recherche, etc. – afin de proposer une démonstration englobant l'ensemble des domaines relatifs à la mémoire du lieu. En dépit de cette remarque, Annette Wieviorka ouvre la voie à des études stimulantes, dont elle pose les fondations.

INDEX

oeuvrecitee Auschwitz, 60 ans après – (Annette Wieviorka, 2005)

AUTEURS

JONATHAN HAUDOT

CREM, université Paul Verlaine-Metz

jonathan.haudot@voila.fr